

Traduire à travers son chapeau

Pierre Monette

Traduire

Volume 5, numéro 2, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, P. (2009). Traduire à travers son chapeau. *Entre les lignes*, 5(2), 30–30.

Traduire à travers son chapeau

Il ne suffit pas, pour traduire un roman, de comprendre la langue dans laquelle il a été écrit; il faut connaître tout autant le contexte dans lequel s'inscrit le récit.

Voici quelques perles noires de la traduction.

PIERRE MONETTE

Lorsque, dans un ouvrage dont l'action se déroule à San Francisco, des personnages se donnent rendez-vous au pied de la «Porte Dorée» ou se promènent sur la «plage nord», le traducteur révèle qu'il ignore que le *Golden Gate* est un pont et que *North Beach* est le nom d'un des quartiers de la ville, où il n'y a par ailleurs pas la moindre plage. Comment comprendre qu'un jeune garçon puisse se régaler en feuilletant le «catalogue du secret de Victoria» si l'on ne sait pas qu'il s'agit du catalogue de *Victoria's Secret*, la célèbre marque de dessous féminins?

TRADUIRE À L'AVEUGLETTE

Dans *Sur la route* (Gallimard) de Jack Kerouac, le personnage de Sal Paradise se promène dans les rues du quartier noir de Denver et s'arrête devant une petite échoppe «*where a man sold hot red chili*», c'est-à-dire «où un homme vendait du chili très piquant». Or, la traduction essaie de nous faire gober «des poivrons tout chauds»!

Dans la version française de *Vanité de Duluo* (10/18) du même Kerouac, Jack rétorque à un représentant de l'armée qui se propose de l'inscrire dans les services d'élite de la marine: «Je ne suis pas un homme-grenouille, je suis simplement une grenouille.» Le traducteur ne savait pas que «*I'm just a frog*»

veut d'abord dire: «Je ne suis qu'un frog», c'est-à-dire... un Canadien français!

EN BILINGUE DANS LE TEXTE

Il y a pire encore: les traductions d'ouvrages montréalais de langue anglaise qui oublient que cette ville «parle bilingue». Qui ignorent qu'ici, *Sherbrooke Street* et *De Bullion Street* se disent rues Sherbrooke et De Bullion; que *St. James Street* se traduit par rue Saint-Jacques, mais que la rue Bishop ne se traduit pas par «rue L'Évêque»!

que les «Habs» ont la chance de pouvoir compter, afin de remporter la «*Stanley Cup*», sur le talent de «Maurice "la Fusée" Richard». Dans *Le cavalier de Saint-Urbain* (*St. Urbain's Horseman*), chez Buchet-Chastel, la *Main* devient la «grand-rue». Lorsqu'un personnage demande un renseignement, on lui signale, dans le texte d'origine, que la réponse qu'il attend est «*worth ten bucks*», ce qui signifie qu'elle «vaut dix dollars», et non, comme le propose le traducteur de *Joshua* (*Joshua Then and Now*), chez le même éditeur, «ça vaut bien cent balles».

TRADUIRE ET TRAHIR

Imaginons qu'un auteur anglophone publie un roman dont les personnages déambuleraient sur l'*Elysian Fields Avenue* pour ensuite visiter



PHOTO: PATRICK MALUSO

Les éditions parisiennes des romans de Mordecai Richler, par exemple, sont truffées de formules comme «Assemblée nationale de *Quebec City*» ou «Sûreté québécoise», ainsi qu'on peut le lire dans *Le monde de Barney* (*Barney's Version*) en Livre de Poche, où l'on apprend également

le *Father Lachaise* avant d'assister au spectacle du *Red Windmill* et qui affublerait les danseuses du *Crazy Horse* du nom de *Cheval Fou Beauties*: les Parisiens hurleraient aussitôt au scandale.

Qu'est-ce qu'on attend pour en faire autant? *